

une mesure absolue: car cette dernière n'est pas nécessaire, ainsi qu'à Londres ou Paris.

* * *

Ce n'est pas à ces restrictions d'ailleurs que se calcule l'enthousiasme de guerre de nos voisins. Celui-ci se manifeste positivement, et de la façon la plus ardente, à tous les carrefours.

Ce sont les mouvements de troupes dans toutes les avenues de la métropole: nouveaux conscrits encore en tenue civile et qui se rendent aux casernes s'essayant déjà au pas militaire, ou régiments tout équipés qui font la dernière parade avant de s'embarquer. On les rencontre et on les entend partout.

On sait le nombre prodigieux de soldats que l'Amérique envoie au front: c'est par New-York qu'ils passent à peu près tous, et la ville est envahie de leurs troupes joyeuses et martiales. Car ils ont vraiment belle mine ces soldats américains, qui vont gagner la guerre pour nous et dont le poids au moment critique fait trébucher la balance de notre côté.

L'animation des rues s'accroît encore des assemblées patriotiques qui s'improvisent à tous les coins importants, où des orateurs turbulents stimulent la générosité des passants en faveur des oeuvres de guerre.

Et puis il y a la nuée de jeunes filles et de jeunes femmes américaines dont le sourire vous offre, sur le trottoir, ou dans tous les vestibules d'hôtel, une estampille de guerre: c'est un essaim d'abeilles qui s'abat gentiment sur vous et dont le gracieux effort composera au profit de l'armée le doux miel de la charité !

Au spectacle, tout tourne à la guerre: les bouffonneries les plus caractérisées s'achèvent dans la gloire; nulle comédie musicale ne serait tolérée du public qui ne laisserait voir aux derniers tableaux le charme de ses danseuses drapé dans les plis du tricolore, du quadrillage britannique ou de la soie étoilée et striée de la patrie